

## L'HIVER EN HAUTE - AUVERGNE EN 1789

*(Tourmente dans la tourmente...)*

Les tableaux émouvants<sup>111</sup> qu'offre la nature pendant l'hiver au sein de nos montagnes ont ravi ma jeunesse. L'automne qui est quelque fois pour nous la plus belle saison de l'année nous quitte presque toujours brusquement. La transition d'une température douce au froid, même à la glace, est pour ainsi dire inaperçue.

Dès la fin octobre, trop souvent plus tôt, les nuages se congèlent et roulant pesamment leur albâtre viennent couvrir notre horizon. Bientôt la neige commence à tomber. D'abord vacillante, légère, ses flocons se succèdent, descendent, se relèvent, se jouent de mille manières dans l'air, au gré du vent. Ils tourbillonnent, se mêlent sans se confondre et finissent par couvrir la terre d'une couche épaisse.

Ces jeux de la nature ont toujours été pour moi, comme pour beaucoup d'autres, un spectacle attrayant. Son charme m'émeut encore. Né et élevé dans ce pays de monts et de torrents, j'ai souvent été témoin de ces jours de neige, à l'âge où l'espérance s'ouvrait aux désirs de ma frêle existence. Plein d'ardeurs, j'aimais à errer sur les terres blanches, à écouter mugir les aquilons, à entendre le bruit lointain des eaux.



Maison natale de François de Murat à Fontenilles, Sainte Eulalie, Cantal.

C'est au couderc de Fontenilles qu'il fallait voir le vaste tapis étendu sur le sol par la première bourrasque. De là se dessinent au loin à l'orient le pic de Sancy avec le groupe de monts qui l'entourent ; plus rapprochées vers le Sud les montagnes du puy Mary et de Salers. Ces vastes piliers naturels présentent à l'imagination ceux du temple des frimas ; leur façade sous leur bandeau de neige va se perdre dans les nuages ; en arrière, au Nord, apparaît la

<sup>111</sup> Ce texte en date de 1836 a été tiré des papiers de François de Murat en possession d'Henri Doniol son petit-fils, membre de l'Institut et publié dans La Revue de La Haute - Auvergne, t. VI, 1904, p. 401-405.

chaîne des Monédières avec le ciel du Haut-Limousin pour arrière-plan, tandis qu'au soleil couchant l'horizon s'étend vers Sarlat et le Périgord.

La fumée des chaumières qui se déploie en légers tourbillons au-dessus de leurs toitures indique les villages ; les maisons se distinguent à peine en points noirs disséminés çà et là. Les arbres sont couverts de diamants. Etendant leurs bras en girandoles de cristal, à travers le brouillard ils ressemblent à des fantômes poudrés.

Si une fois que la neige et le givre blanchissent la terre, nos habitants aperçoivent des volées de corneilles, de *caoulos*, vaguer dans les nuages en jetant aux vents leurs croassements qu'aucune langue n'a encore formulés, ils croient à l'annonce d'une autre tombée de neige. Présages aussi pour eux, le vol des corbeaux. Et s'ils voient pendant le jour des bandes d'oies sauvages traverser l'horizon, s'ils les entendent, la nuit, faire retentir leurs claquements bruyants auxquels les basses - cours ne manquent pas de répondre, c'est pour eux un signe précurseur d'hiver rude et durable. Et le préjugé héréditaire qui leur dicte ce pronostic n'est pas toujours démenti ! Un indice non équivoque des grands hivers est l'un de ces vents que les physiciens appellent « collatéraux », celui-ci vient du pôle boréal et souffle d'un point de l'horizon aussi éloigné du Nord que du levant : le vent du Nord- Est.

Rien de plus irrégulier au reste et de plus variable que la direction des vents dans nos montagnes. Ceux qui sifflent dans les fentes des portes et des fenêtres, qui grondent dans nos cheminées, qui gémissent dans les forêts, qui chantent entre les créneaux des vieilles tours, qui tonnent contre tout ce qui leur oppose résistance, ont chacun une voix différente en chaque saison. Le vent du Midi venant du pôle antarctique, amenant les orages en été et fondant les neiges au printemps, ne résonne pas comme celui qui vient du pôle arctique. Précurseur des neiges, ce bruyant météore prend surtout sa grande voix d'hiver en décembre. A l'exception de la foudre dont l'effroyable artillerie étonne parfois l'homme le plus intrépide, je n'ai jamais entendu rien de plus retentissant que son bruit. Une voix pleine, soutenue à la fois majestueuse et sonore qui ressemble à celle de la cataracte du Rhin près de Schaffhouse. Ce torrent céleste a quelque chose d'imposant et de solennel qui défie la description.

Au commencement de l'hiver mémorable de 1789, le vent du Nord - Est régna pendant 72 heures sans cesser. J'étais alors ramené de Lunéville<sup>112</sup> par l'orage politique qui s'amassait autour du trône de Louis XVI. Lorsqu'il ne tombait pas de neige, sur les huit heures du soir, je suspendais ma vielle à mon cou, à la manière des enfants du Mont-Blanc, et j'allais en jouer au couderc vers les deux tilleuls et la grande croix de pierre que la tourmente révolutionnaire a renversée. Le bruit de la cascade de Salins venait mourir à mes pieds. Je m'arrêtais pour l'écouter ou pour saisir d'autres de ces voix mystérieuses de la nuit que, par intervalle, le souffle du vent révèle en sons mélancoliques rappelant à l'imagination l'harmonie des harpes éoliennes. Dans l'Avant de Noël, les cloches des paroisses sonnaient la naissance de Jésus et

---

<sup>112</sup> François de Murat était entré en 1786 grâce la protection de son parrain le chevalier de Leygonie de Pruns dans le corps des Gendarmes de France (compagnie d'Artois) caserné à Lunéville. La gendarmerie était un corps de cavalerie lourde d'élite à la nomination du Roi et des Princes. La compagnie des gendarmes d'Artois, créée pour le comte d'Artois, frère de Louis XVI, avait été dissoute en 1786 [ Note de la rédaction].



illustration du poème "L'hiver" de J. Thomson  
par N.H Tardieu d'après William Kent (1739)

invitaient au « Poulati »<sup>113</sup> qui, crié au premier son des « *campones* », était tenu pour un présage de bonheur<sup>114</sup>. Les mêmes cloches d'ailleurs tintant comme à présent le baptême, le mariage, la mort, l'aurore de la vie, son midi et le soir.

J'entendais quelquefois les loups s'appeler ou se répondre avec des hurlements qui ressemblaient aux sonorités des vents par lesquels sont annoncées les tempêtes. Attroupés en bande, poussés par la faim, cruels comme les tyrans, affamés comme les tombeaux, hideux comme la mort, ils hurlaient dans la clarté de la lune ou dans les nuits les plus sombres, la gueule altérée de chair. Ils venaient rôder dans les villages, menaçant les hommes et les animaux jusqu'à la porte des étables, parvenant parfois à s'y glisser et, alors, rien n'échappait à leur dent, immolant plus de victimes qu'ils n'en pouvaient

dévorer. Les chiens, gardiens fidèles, défenseurs intrépides qui font en quelque sorte partie des familles, sont les incorruptibles et vigilantes sentinelles ; ils veillent nuit et jour et ils deviennent souvent, malgré leur taille, leur force et leur courage, la proie de ces ennemis<sup>115</sup>.

Concerts lugubres dans le silence de la nuit, répétés par les échos, ils donnaient à ces scènes de solitude une grandeur sauvage à laquelle venait se mêler un sentiment de frayeur dont je ne pouvais me défendre. Lorsqu'après une forte gelée, le jour levait sur l'horizon son regard pâle, les toitures étaient garnies de flèches de glace et bougies de cristal, quelques - unes souvent fort longues. Les chemins étaient pavés de gel, les gouttières arrêtées, les ruisseaux ne courant plus, les cascades muettes et la végétation sommeillant sous les frimas.

C'est alors que l'on pouvait admirer les ouvrages de l'agent invisible dont l'homme ignore les secrets. Dans les réseaux glacés attachés aux vitres on voyait des dessins admirables qu'un regard du soleil suffisait à effacer. Mais présentant mille sujets dont les formes étaient groupées avec tant d'art, ouvragées si délicatement que, frappé d'étonnement, on se sentait tenté de s'écrier avec James Thomson<sup>116</sup> : « Ô glace, où est ton mystère ? »

<sup>113</sup> Voir Revue des Amis de la Xaintrie Cantalienne n°7 page 4.

<sup>114</sup> C'était le début d'une période festive qui culminait la nuit de Noël où l'on mangeait la soupe au fromage et le « Tirobouri », bouillie faite de farine, de lait, de beurre et de fromage blanc. Les domestiques mariés allaient comme à la Toussaint voir leur femme, les autres leurs parents, chacun emportant sa part du souper. On se rendait à la messe de minuit à la lueur des brandons après avoir mis à cuire doucement dans l'intervalle devant la bûche de Noël, l'andouille et l'échine de porc réservées pour ce jour-là. Les âmes du Purgatoire étaient censées venir en l'absence des vivants se chauffer au foyer...On s'attablait au retour de la messe.

<sup>115</sup> Il y avait autrefois dans nos montagnes des chiens plus grands que ceux de Terre-Neuve. Descendaient-ils de ceux que les Arvernes élevaient et dressaient pour la guerre ? Ils ressemblaient beaucoup aux chiens des Abruzzes avec la différence qu'ils avaient un poil ras. Ils étaient communément gris avec les oreilles noires ou fauves. Ils avaient le regard fier et leur course était aussi rapide que celle des loups qu'ils avaient à combattre. Cette race est aujourd'hui presque perdue.

<sup>116</sup> Poète anglais (1700-1748) auteur des "Saisons" dont s'est largement inspiré François de Murat.



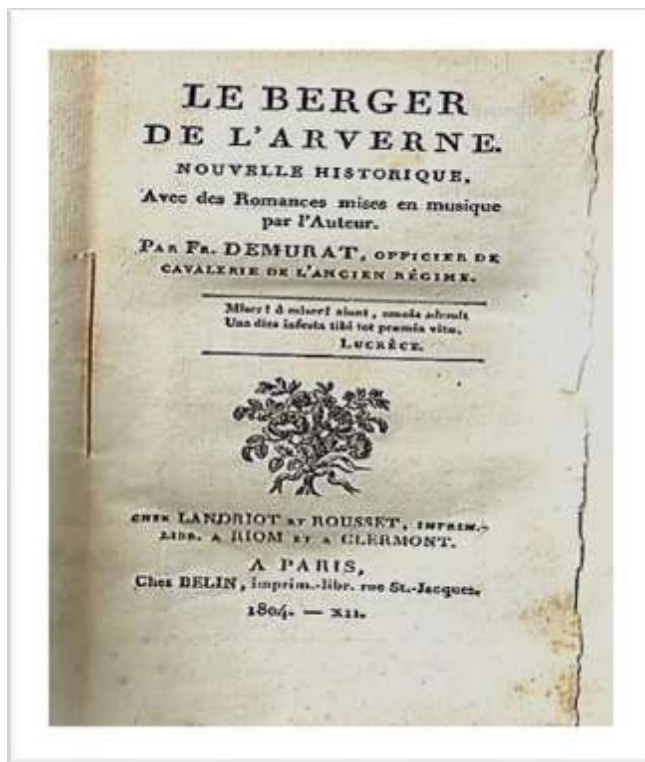
François de Murat et sa vielle un soir de l'hiver 1789 à Fontenilles  
(dessin de Roland Sabatier)

Une belle nuit d'hiver a ainsi exercé son empire. Le froid a dessiné, en quelques heures, sur le verre plus de sujets que le crayon du plus habile artiste n'en pourrait esquisser en une semaine. Les arbres poudrés de givre, chaque rameau couvert d'aiguilles entrecroisées, breloques éclatantes, dont au moindre souffle d'air, le décor s'agite... On trouve au silence de la nature une harmonie mélancolique impossible à décrire.

A Fontenilles, malgré le froid piquant, c'était des avant - minuit quelquefois admirables. Je me sentais pénétré par l'air comme d'un baume. Au ciel, une sérénité dont l'œil pouvait à peine supporter l'éclat. Les étoiles brillantes se détachaient sur le fond azuré du firmament, l'astre des nuits s'élevait large et puissant au-dessus des montagnes comme un globe de feu lancé par un volcan. On aurait dit qu'un génie régnait dans ces lieux, soupirant avec le vent, murmurant entre les branches poudrées, comme l'ombre légère d'un nuage glissant sur le voile de neige recouvrant le pays...

**François de Murat (†)**

### Quelques mots sur l'auteur...



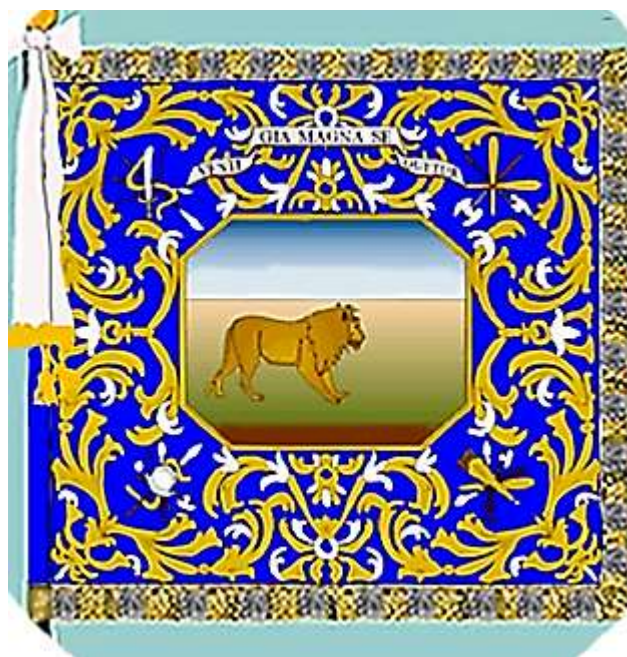
Le berger de l'Arverne, l'un des rares ouvrages publiés par F. de Murat (coll. part.)

*François de Murat (ou Demurat) est né en 1766 à Fontenilles paroisse de Sainte-Eulalie (canton de Pleaux, Cantal) et mort à Riom (Puy de Dôme) en 1838. Il était le fils de Jean-François de Murat, notaire en résidence à Fontenilles et de Marie Bergogne. Originaire de Menet, la famille de Murat descendait d'une longue lignée d'hommes de loi ayant occupé différentes fonctions de judicature dans les villes de Salers et de Riom ès Montagnes depuis le début du 16<sup>e</sup> siècle. Jeune homme, François de Murat avait fréquenté le château voisin de Drugeac où le marquis de Lur-Saluces recevait tout ce que la bonne société de la région - aristocratique ou non - comptait d'esprits distingués et d'intelligences déliées. En 1787, l'appui de son parrain, le chevalier de Leygonie*

*de Pruns, capitaine au régiment de Bourbon - cavalerie, lui permet d'entrer dans la prestigieuse gendarmerie royale de Lunéville (compagnie d'Artois), un corps de cavalerie d'élite à la disposition du Roi et des Princes, où quelques rejetons ambitieux de la bonne bourgeoisie de province tentaient de gravir les grades conduisant au statut d'officier et, pourquoi pas, en fonction des campagnes accomplies, à la croix de Saint - Louis et à la petite*

noblesse. Il y fut une recrue puis un instructeur très apprécié puisque des leçons rédigées de sa main furent données à apprendre à toute la compagnie, après avoir eu l'approbation de ses maîtres en équitation et notamment de Dominique de Boysseuhl, premier cavalcadour<sup>117</sup> au manège de Versailles<sup>118</sup>.

Rattrapé par la Révolution après avoir brigué sans succès un poste de lieutenant au 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, François de Murat se marie à Riom dans le Puy - de - Dôme avec Anne Robin dont il aura une fille. Le reste de son existence se déroulera dans cette ville de magistrats où il partagera son temps entre la vie mondaine d'un notable de province et son insatiable passion pour l'écriture qu'il pratiqua dans tous les registres connus : poésie, théâtre, opéra, histoire, folklore, hippatrique<sup>119</sup>, linguistique, romans etc. La plupart des manuscrits de ce polygraphe non dénué de talent sont malheureusement restés inédits, à l'exception d'un roman « Le berger de l'Arverne » (avec romances mises en musique par l'auteur !) publié à Paris chez Belin en 1804. [Note de la rédaction]



Etendard des Gendarmes d'Artois où servit François de Murat

<sup>117</sup> Synonyme d'écuyer.

<sup>118</sup> Voir à ce sujet *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*. Tome XXVI, 1904, p. 615-650, François de Murat, Voyage hippatrique à Pompadour et à Aurillac (1809).

<sup>119</sup> L'art de soigner les chevaux.